

LA FIÈVRE REMONTE À HAMRA

Longtemps surnommée Les Champs Élysées de Beyrouth et de l'Orient, Hamra a cru mourir de ses propres excès. Abandonnée de ses touristes, de ses piliers de bars et de cafés, de ses journalistes et de sa faune interlope, la rue s'était éteinte. Mais la voilà qui revient en grâce, version 2010.

Par Fifi Abou Dib, photos par Bachar Stour.

Dans son ouvrage *Beyrouth By Day* (Tamyras 2009), Tania Mehanna raconte que Hamra était, hors les murs de la ville, un espace maraîcher dont les primeurs, cultivées sur la terre rouge dont il tient son nom, alimentaient les souks de la capitale. Cette étymologie prendra vite un autre sens, quand Hamra-la-rouge deviendra le laboratoire d'idées de la gauche arabe, née de la chute en domino des monarchies régionales.

Les événements bousculent dès 1948 la paix bucolique qui entoure l'université américaine et ses vieux bâtiments. Au lendemain de la création de l'état d'Israël, l'arrivée des premiers immigrants palestiniens, industriels et commerçants aisés, donne à l'artère ses premiers buildings. Un quartier prend forme.

VITRINE DES SIXTIES

Dès lors, la rue Hamra foisonne de cafés, de salles de cinéma, de librairies, de boutiques où la mode est déjà plus Carnaby street

que rive droite. On va à Hamra pour acheter ses premiers Levi's chez Khoury, ses pattes d'éph chez If, son mascara Mary Quant chez les parfumeurs branchés, ses livres en toutes langues chez Antoine, ses vinyle chez Top Ten (dix marches à grimper). A la rentrée scolaire, les mères de familles se bousculent chez Red Shoe avec leur marnaille en uniforme : bottier local, qualité désespérément inusable. Chez Hassoun sport, fort relent de cire à farter. Les chaussures de ski sont encore en cuir et les skis en bois, de même que les raquettes de tennis. On s'arrache les espadrilles à la mode, Stan Smith d'Adidas ou Palladium en toile. Ils ont aussi les uniformes scouts : Baden Powell et Rudyard Kipling accompagnent la tendance Flower power. Le cinéma Saroulla passe des soaps égyptiens où les hommes brutalisent les femmes-qui-les-aiment-malgré-tout. Les commerces jouent des coudes le long des ramifications étroites. Bientôt on ne construira plus que des galeries. La galerie est la solution type du surpeuplement commercial de Hamra. Elle donne à la rue son mystère. Aujourd'hui encore, on a l'impression que Hamra a une sorte de double fond. Entre les vitrines élégantes et les terrasses des cafés se glissent des revendeurs de babioles, du faux tant



qu'on en veut, des kiosques où la presse du jour, du pays et du monde prend l'air du temps - et la fumée des échappements - sur une corde à linge.

Hamra est résolument Sixties. De cette décennie mythique, elle garde la jeunesse insolente, le goût du gadget, les idées libertaires et libertines, l'intellectualisme boutoné, la complotie chronique, l'agitation fébrile, la révolution permanente, l'anarchie comme un des Beaux-Arts. Génétiquement dépourvue de marquage confessionnel ou communautaire, Hamra est ouverte, généreuse, chaleureuse et fraternelle. Elle est surtout la vitrine d'une ville cosmopolite, multiculturelle et polyglotte, à une époque où les autres quartiers somnoient dans un conformisme désespérément bourgeois.

Au milieu des années soixante, la Banque du Liban élève son architecture audacieuse à la saignée de cette artère qui crépite à longueur de journée comme une très grosse machine à sous. Elle sera vite rejointe par la banque Sabbagh, construction tout aussi caractéristique, et qui abrite L'Express, dont la terrasse accueille journalistes locaux et internationaux, où les idées se brassent dans une ambiance continentalè au rythme des broches des circueurs ambulants. De l'immeuble d'en face monte dès l'aube un parfum âcre d'encre et de papier. C'est le siège du quotidien An Nahar qui héberge successivement l'équipe rédactionnelle du Jour et de L'Orient-Le Jour, ainsi qu'au sous-sol une imprimerie où les rédactrices viennent donner, sur le marbre et en robe longue, leur compte rendu des fêtes de la nuit. A un jet de pierre se trouvent le légendaire Horse Shoe (et sa célèbre salade de thon) et le Café de Paris, le Modca et le Möwenpick ; des bars, on ne dit pas encore "pub" : le Duke of Wellington, le Rose and Crown, repaires d'artistes et d'agents doubles, de poètes et d'activistes, de rêveurs et de tueurs à gages. Sur la rive ouest, en contrebas, le centre Gefinor conçu par Gruen est l'édifice le plus audacieux de la ville. Il a à peine le temps d'ouvrir ses portes que tout s'arrête brutalement. La guerre met Beyrouth en veilleuse. Les beaux immeubles, les



boutiques luxueuses tombent en décrépitude. Hamra où tout commence, Hamra où tout finit...

LA RÉSURRECTION COMMENCE PAR LE BOUT

Mais Hamra qui revient à la vie en cette deuxième décennie du III^e millénaire, telle qu'en elle-même ou presque. État des lieux: Banque du Liban, toujours là avec sa sculpture en forme de coquille, symbole d'éternel retour. Centre Sabbagh, devenu Fransabank, et l'Express, après avoir fait Pizza Hut s'appelle à nouveau L'Express, mais sa clientèle est moins typique. An Nahar

a quitté son immeuble pour le centre-ville, L'Orient-Le Jour pour Hazmieh, mais l'imprimerie est toujours là, curieusement inodore. Horse Shoe? Un énième Costa. A la place du Saroulla se niche, sous la houlette de Nidal el-Achkar, le théâtre Al Madina et sa scène des quatre vérités. Les échoppes de "nouveau" où s'agglutinent des produits indéfinissables, toujours là avec leur sempiternelle poussière. Et la boutique "Lingerie Dernier Cri" avec ce nom à hurler de rire, toujours là aussi. Monsieur Artine (Koudalakian), le marchand de gravures orientalistes qui a posé ses bagages en 1955 un peu plus bas, rue Makhoul, toujours là et aucune envie de repartir, malgré la désertion du chaland. Entre deux Roberts dont l'un est reproduit en Offset par la maison, il offre de vous lire l'avenir dans la tasse.

Jusque là rien de vraiment nouveau, car cette fois, c'est par le bout de la rue que la résurrection commence : dès 20h,



19h les jours de happy hours, les embouteillages deviennent inextricables. Il faut prendre Makdessi, la parallèle, pour tenter de placer un orteil dans la voie royale. Ça clignote comme au bon vieux temps. Il y a du Broadway, du Times Square dans cette fête au néon.

Des centres commerciaux ultramodernes ont surgi sur des sites dont personne ne se souvient. Ici, quelque chose de Gemmayzé se frotte les yeux, incrédule. On s'engouffre en masse et à tout âge dans les Lina's, Tabkha, Ferdinand, le pub où la nuit porte conseil, au De Prague, au Graffiti, chez Kaiten, le convoyeur japonais. Un Bob's diner est annoncé, et les inconditionnels des Roadster, Deek Duke, et autres Malak el Taouk ont trouvé leurs marques. On ne se lasse pas de parler de Walimat Wardé, qui

sert sa cuisine familiale dans une sublime vieille maison sur ses derniers jours. Pour retrouver le parfum des années fastes, on peut encore, au Rouge le bien nommé, rencontrer les anciens combattants de la gauche déçue, ressasant une amertume aigre-douce à l'oreille de quelque journaliste américain qui grimace en avalant son marc, signe qu'il vient d'arriver en ville. Qu'on se rassure, le décor est encore planté, inimitable, avec ses bouquinistes dont l'un s'appelle Le Guide du Perplexe (Dalil al Hairan) et dont la plupart étalent leur marchandise à même le trottoir. Avec ses marchands de faux parfums, de fausses lunettes de marques, de CD piratés, avec ses mannequins de vitrine qui ont survécu à toutes les guerres et à toutes les modes. Avec cette manie de présenter les vêtements tirés par quatre bouts avec du fil de pêche, comme des peaux écorchées. Avec cet ébéniste à l'étroit dans sa baraque, et qui expose ses chaises sur une épave de voiture plus-chromo-tu-meurs.

Le secret de Hamra, c'est qu'on y revient pour les odeurs de la vie, grillon, grillade, cendre froide et pipi dans les coins, pour la chaleur humaine, la diversité des gens qui passent, pour le mythe dont il reste encore de belles traces. Choses qui partent ailleurs semblent perdues. ●